



L'île des anamorphoses
version de Philélot Nirrac
Station Borges
(La Isla de las Anamorfofis)

Depuis longtemps j'écris. Quant à mon frère, il dessine depuis toujours.

– *C'est bon, j'ai la première phrase.*

Bien sûr, lorsque j'écris « toujours » il faut lire « longtemps ». Mais, c'est vrai, qu'il dessina bien avant que j'écrive.

Je me souviens... Nous avions alors quatre ou cinq ans, peut-être moins, c'était vers 1953. Nous habitons à San Isidro, quartier nord de Buenos Aires. Nos parents s'extasiaient devant les dessins de bonhommes improbables et coloriés par mon frère, tandis que moi j'essayais de reproduire de naïves calligraphies d'un trait noir et grossier.

– Comment s'appelle ce joli petit bonhomme ? demandait notre mère.

– C'est Luis, répondait fièrement mon frère.

– Eh bien, il est très beau, il plaît beaucoup à maman, tu sais.

Parfois seulement, on daignait me questionner sur mes hiéroglyphes.

– Qu'est-ce que c'est que ces gribouillages, Jorge ? On dirait des petits serpents !

Évidemment pour le O et le E, ça allait à peu près, mais à cet âge les consonnes étaient plus difficiles. La calligraphie de mon prénom sur mon assiette ou sur l'étiquette de ma veste de pyjama n'était pas si simple à reproduire.

Je répondais « C'est Jorge ». À la mine déconfite de mon interlocuteur, une immense frustration m'envahissait le cœur.

Le temps passait. À l'école, nous apprenions les lettres, les mots, les phrases et les livres. J'aimais la lecture : les histoires de cow-boys ou de pirates avaient ma préférence et les étagères de notre bibliothèque de quartier en débordaient. Nos parents avaient inscrit Luis à l'école des Beaux-arts, il s'y rendait chaque samedi avec le tramway, et en revenait toujours enchanté. Il excellait particulièrement dans l'autoportrait. Et même ces autres exercices avaient généralement quelque chose de lui :



un je-ne-sais-quoi dans l'allure, le style, la silhouette ou le sourire qui le plaçait au centre de ses œuvres, même lorsqu'il dessinait un animal ou une nature morte.

J'ai parfois pensé que lui et moi, nous aurions pu faire des bandes dessinées, Luis aurait dessiné et moi j'aurais écrit les scénarii. Nous étions nés après la Seconde Guerre, celle dite mondiale que notre pays n'avait toutefois pas connue, mais nous connaissions les histoires de l'Histoire. Car nous lisions à cette époque les aventures d'Ernie Pike dans l'hebdomadaire *Hora Cero*. Et le reporter de guerre créé par Hector Oesterheld et dessiné par Hugo Pratt nous fascinait tous les deux. Je crois pourtant n'avoir jamais évoqué cette idée avec mon frère, aurais-je été à la hauteur ?

Plus tard, et à partir du moment où je sus vraiment lire, toutes les histoires dont je me souviens, commençaient par *Je*. Elles étaient en tout les cas écrites à la première personne du singulier. « *Puisque je dois être le héros de ce livre* », me disait David Copperfield, « *Je suis né en l'année 1632* », m'affirmait Robinson Crusoë, « *Mon père avait un petit bien dans le comté de Nottingham* », me confiait Gulliver, « *Ma naissance fut mon premier malheur* », Trelawney, *Moby Dick*, idem. L'incipit de l'*Utopie* : encore à la première personne du singulier. Les Français n'étaient pas en reste, le *Zadig* de Voltaire et le fabuleux Savinien Cyrano de Bergerac dans ses *États et Empires de la Lune*. Les *Rêveries* de Jean-Jacques Rousseau commençaient ainsi « *Me voici donc seul sur la Terre, n'ayant plus de frère...* »

Un jour, j'eus une illumination, un flash, j'avais peut-être treize ou quatorze ans. Comme je ne savais pas dessiner – ou plutôt que mon frère me surpassait dans ce domaine –, alors j'écrirai. Et comme il fallait révolutionner l'écriture et la littérature argentine, j'écrirai singulièrement à la troisième personne, en prenant – pourquoi pas ? – comme sujet mon frère Luis, il serait en quelque sorte mon cobaye dans cette expérience, et aussi mon héros.

2

Mais Luis s'obstinait à ne faire que des portraits, qui toujours et malgré lui, lui ressemblaient. Un jour, son frère Jorge lui dit : « Regarde, Pratt dessine son héros Ernie Pike sous les traits de son ami Hector Oesterheld, mais toi, tu ne dessines que toi, toujours toi ! » Les yeux dans le vague, confus et désolé, Luis l'avait admis. Peut-être ne pouvait-il pas faire autrement, là était la limite de son talent.

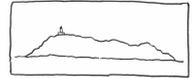


À Buenos Aires, on disparaît parfois, comme dans le triangle des Bermudes, paraît-il. À la station d'omnibus Borges, Luis a disparu un jour. Ce samedi-là, comme souvent, il y avait beaucoup de monde dans le tram ; des fonctionnaires en repos, des ouvriers désœuvrés, des marins en permission, des militaires en vadrouille, des mamans et leur landau .. Et lui, aimable gamin des faubourgs de Buenos Aires, son carton à dessins sous le bras.

Sur le papier au grain épais, les traits sont tantôt estompés, tantôt francs, et les couleurs vont de l'aquarelle délavée au vif profond. Au premier plan, un personnage en pied de trois-quarts dos, il regarde l'horizon, sa tête au niveau de celui-ci. On devine un cadre par lequel il scrute cette ligne, qui le traverse. Ce cadre a les mêmes proportions que la feuille de papier qui le contient. Dans ce cadre, on distingue nettement, comme dans un miroir, le reflet du premier personnage qui s'y regarde et qui n'est pourtant pas le même individu. Cet ensemble fantaisiste est mis en valeur dans un paysage réaliste et un ciel immense. On reconnaît là une flore et des oiseaux aquatiques, qui ressemblent à ceux des îles fluviales du Rio de la Plata à quelques encablures de Buenos Aires. D'une écriture de médecin, il a inscrit son titre en bas à droite : « La Isla de las Anamorfosis ».

Ce jour-là, dans le wagon, il y avait aussi des personnages plus pittoresques et plus cosmopolites. Certes, Buenos Aires a toujours été une ville étrange, particulièrement les samedis de pleine lune. Il y avait en particulier deux types dont la conversation tournait autour de la Suisse. L'un semblait être un marin d'un autre temps, il portait un pantalon blanc et une redingote sombre, et avait un anneau à l'oreille gauche. Ses cheveux et des rouflaquettes grisonnantes sortaient d'une vieille casquette anglaise. L'autre, peut-être un peu plus âgé, portait un béret basque, une cigarette lui pendait au coin de la bouche. La manche droite de sa veste flottait : vide à partir du coude. Le plus étrange fut qu'un vieux type, argentin celui-là, qui se déplaçait avec une canne et dont les yeux étaient singuliers et le regard comme vide, demanda très aimablement à Luis de lui montrer, s'il le voulait bien, quelques-uns des dessins qu'il transportait dans son carton. De bonne grâce et un peu flatté, celui-ci accepta.

En regardant le ciel, les hommes perçoivent parfois, dans les nuages, des nuances, des animaux mythiques et mouvants, des êtres émouvants et chimériques ou



tout ce que leur imagination leur cache lorsqu'ils ont le nez dans le quotidien et l'ordinaire. Sur ce dessin, on pouvait voir un ciel dans lequel flottait un troupeau de cumulonimbus dont le plus beau avait un visage humain, qui lui ressemblait encore... Quelque chose dans le regard.

Le rapport de police avait conclu à une fugue, le commissaire David Brenes ayant même évoqué une fugue en do mineur de Jean-Sébastien Bach. Une douce musique infiniment triste, une fugue lente et définitive vers les cieux.

Des ciels, il y en avait aussi sur le papier d'autres croquis. Des esquisses de cirrus et de cirrostratus qui sont les nuages du niveau supérieur, ils apparaissent entre six et dix kilomètres d'altitude dans l'hémisphère sud. Ils sont constitués de cristaux de glace qui très lentement s'évaporent sous le soleil... Ce jour là, lui aussi s'évapora...

J'y suis retourné, à la station Borges, chaque samedi après sa disparition. Je suis monté dans la rame du tramway jaune. J'ai mené mon enquête, j'ai retrouvé quelques témoins. Et puis finalement, j'ai écrit cette petite fiction policière sur la disparition d'un étudiant des Beaux-arts dans le Buenos Aires des années soixante. J'ai longtemps tourné autour du sujet, cherchant le ton, les mots, un plan...

Et un beau jour j'ai noté dans ce carnet : « Depuis longtemps j'écris. Quant à mon frère, il dessine depuis toujours. » Je me suis dit alors : *C'est bon, j'ai la première phrase !*